

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

**« Je ne serai plus jamais complice de quoi que ce soit »¹
Cioran**

*Il m'a semblé important de pouvoir enfin proposer au lecteur français – que Cioran, lui-même, considérait suffisamment majeur et plus habitué qu'aucun autre au débat d'idées pour se faire librement sa propre opinion, – une vision nouvelle de l'homme et de son œuvre, sans parti pris, ni concessions ; cependant il convient de préciser que c'est en raison de leur importance historique qu'ont été publiés dans ce Cahier certains de ses écrits, parus dans le journal *Vremea*, entre 1933 et 1937, et dont certains font l'apologie du nazisme. On ne saurait y voir une quelconque adhésion de l'Éditeur à ces propos ni moins encore une quelconque incitation au racisme ou à l'antisémitisme.*

Pourtant il ne s'agit pas, ici, de tenter de réhabiliter Cioran, ni de le dénigrer et encore moins de le classer, mais de poser la question controversée de son engagement politique à la fin des années 1930. Certes, il y a beaucoup à dire des écrits du jeune essayiste roumain, qui témoignent de sa fascination pour le régime nazi comme pour la Garde de Fer², ce mouvement incarné par « une bande de désespérés au cœur des Balkans »³. Source de plus de commentaires et de polémiques que l'ensemble de son œuvre, la période soulève encore de pressantes interrogations. Mais les étiquettes habituelles ne conviennent pas pour saisir une démarche si radicale. Ayant explicitement renié ses « emballements passés » : « Je ne comprends pas. Quelle folie ! J'en ai tiré du moins toutes les conséquences et tout l'enseignement voulu. Je ne serai plus jamais complice de quoi que ce soit⁴. » Cioran ne put, cependant, empêcher son insertion dans l'Histoire de rejaillir sur son œuvre ; et cette ombre, rétrospectivement marquée par l'horreur de la Shoah, le poursuivit toute sa vie.

N'avoir accès à sa pensée qu'à travers son rapport au nationalisme serait dangereux ainsi que de refuser de prendre en considération cet engagement, et ne pas faire état de cette étape cruciale dans son itinéraire eût conduit inévitablement à adhérer tacitement aux attaques si souvent lancées contre lui. Accusations fondées, notamment sur l'impossibilité même d'accès aux textes incriminés comme s'il y avait eu de la part de leur auteur, une volonté délibérée d'occulter les faits.

Les documents inédits et les diverses et précieuses contributions de ce Cahier permettront, je l'espère, d'ouvrir bien d'autres perspectives au-delà du discours manichéen habituel qui veut faire endosser, une fois pour toutes, à Cioran l'habit d'un antisémite impénitent. Pour le lecteur lucide, ces textes jettent une lumière nouvelle sur un pan crucial de notre Histoire – rendue singulièrement obscure par la dérive de quelques grands philosophes et écrivains, et non des moindres –, mais aussi sur le parcours humain et intellectuel – dans toute sa complexité – de l'un des penseurs les plus originaux de notre temps.

L.T.

NOTES

1. Cf. Lettre à Arșavir Acterian, le 6 août 1971.
2. Voir dans le *Cahier* note sur la Garde de Fer.
3. Cf. *Mon Pays*, p. 65.
4. Cf. Lettre à Arșavir Acterian, le 6 août 1971.

Avant-Propos

Laurence Tacou
Vincent Piednoir

*« Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe
n'ait fait renoncer personne à avoir une vie »¹*

« À quoi bon écrire sur quelqu'un qu'on a compris ? Ces numéros de *L'Herne* ont quelque chose de massif et de funèbre : c'est une dalle funéraire qu'on jette sur un vivant. Cela fait enterrement, et c'est même pire qu'un prix Nobel »², note Cioran, en mars 1967, dans ses *Cahiers*, se plaignant de ce qu'on lui demande d'écrire sur Paulhan, Michaux et Beckett. Aurions-nous pu, pour présenter ce numéro, espérer meilleure introduction ? On sait les réticences du penseur à l'exercice d'admirer ou, plus généralement, à celui du commentaire qu'il qualifiait déjà de « mauvais ou inutile »³ ; on sait également sa répugnance à faire l'objet de « ces hommages recueillis de partout, mendifiés à droite et à gauche »⁴, « ces éloges conventionnels, lourds, importuns. »⁵ Lorsque Constantin Tacou – initiateur de ce *Cahier* – en suggéra l'idée à Cioran, celui-ci lui répondit : « Nous sommes amis, vous ne pouvez pas me faire une chose pareille ! »... Les honneurs, les titres et autres vanités tant prisés de la canonisation littéraire l'exaspéraient, sans aucun doute ; peut-être même y percevait-il une menace, voire une humiliation, – celle d'être officiellement et définitivement déclaré *compris*. Notre intention n'est pas de nous ingénier à liquider sa part d'ombre, son mystère mais de respecter à la lettre ce trait de Cioran : pas « d'éloges conventionnels ni d'hommages ». À un esprit tel que le sien nous ne pouvions infliger la trahison d'une approche policée, pacifiée, anesthésiée de son œuvre.

Cioran naît le 8 avril 1911 à Rășinari (près de Sibiu, en Roumanie) et meurt le 20 juin 1995 à Paris, des suites de la maladie d'Alzheimer. Le stupéfiant détour, menant de la première à la dernière énigme, aura duré quatre-vingt-quatre ans selon la chronologie, – le laps d'un instant pour le destin, ce trou noir qui lui semblait concentrer l'élan de tout commencement et la fatalité de toute fin, cette mémoire accessible seulement par éclairs, au prix de maints sommeils sacrifiés, et qu'il se plaisait à invoquer lorsque, las des vertiges de l'insoluble, le fait même *d'être en vie* s'imposait à lui comme une évidence, si pénible fût-elle. Dans l'enfance « *couronnée* »⁶, heureuse, irréelle, passée sous la protection de la colline de Coasta Boacii, dans le sud de la Transylvanie, s'esquissent déjà, par-delà les années et la géographie, l'amnésie sans retour et l'anonymat d'une certaine pierre tombale du cimetière Montparnasse... Passant dans ces parages, un jour de 1972, il commente : « Être mort est tout de même une chose peu banale⁷. » À vingt-deux ans déjà, il éprouve « une étrange sensation à la pensée d'être, à [son] âge, un spécialiste du problème de la

mort »⁸, dont il semble sans cesse redécouvrir l'extraordinaire trivialité. Son inspiration se nourrit des révélations de la stupeur ; sa hantise du paradis perdu véhicule son effroi devant les silencieux décrets du destin.

Pourtant, Cioran eut, lui aussi, une vie. Ce contempteur de l'existence ne le fut qu'en un sens. Tant d'acharnement à défaire les liens, les êtres et les choses ; tant de reniements, de blasphèmes : sa quête fiévreuse du désert en dit plus long sur le désir, l'attachement douloureux à la vie et les caprices du sang, que sur la délivrance et l'inavouable plénitude d'une extase minérale. Ainsi l'« ermite » vécut-il, pendant près de cinquante ans, aux côtés de Simone Boué, sa compagne ; le « chantre de la solitude » entretenait des amitiés nombreuses, et parfois très longues ; le « cynique » fut prompt à aider matériellement lorsqu'il le pouvait⁹, à encourager les vocations littéraires, à apprendre du parcours d'autrui ; le « misanthrope » – qui accablait l'homme de son mépris et se délectait à prédire sa destruction – se révéla extrêmement sensible à la souffrance individuelle, doué d'une surprenante empathie ; « l'apatride » qui évoquait avec virulence son pays natal et ses compatriotes, leur témoignait en même temps un attachement viscéral ; le « barbare » ne supportait pas l'impolitesse, distinguait strictement l'acte de manger et le fait de se nourrir ; prenait grand soin de sa santé et manifestait, pour la syntaxe de sa langue d'adoption, un respect, une prévenance qu'on eût dits surannés ; le « prétendant au laconisme du non-dit », au silence de l'extinction, était coutumier des bavardages interminables (même au téléphone !) ; ne manquait jamais une occasion de plaisanter, de rire aux éclats, et communiait quelquefois jusqu'aux larmes avec la Musique. Mille heureuses « inconséquences », qui dévoilent l'homme et enrichissent le penseur, pourraient être ici évoquées. Il serait superflu de remettre systématiquement en question la sincérité de Cioran. Lui-même s'est souvent présenté comme « le secrétaire de [ses] sensations »¹⁰, de ses humeurs, de ses obsessions ; et s'il est un lieu qui lui appartient en propre, c'est bien celui d'un certain décalage : l'exilé métaphysique avait, en effet, élu domicile en cette patrie intérieure et abouchée au vide qu'est l'*écartèlement*. Or, c'est précisément ce qui le rend toujours vivant dans nos esprits. Il y a, dans le parcours spirituel et humain de Cioran, une telle concentration de tensions et de paradoxes qu'il est impossible de ne pas y voir une espèce d'énigme – de mystère.

Dans son tout premier livre, *Sur les cimes du désespoir* – rédigé en roumain, et avec fureur –, il déclarait déjà : « Il y a en moi plus de confusion et de chaos que l'âme humaine ne devrait en supporter. Vous trouverez en moi tout ce que vous voudrez. Je suis un fossile des commencements du monde, en qui les éléments ne se sont pas cristallisés, en qui le chaos initial s'adonne encore à sa folle effervescence. Je suis la contradiction absolue, le paroxysme des antinomies et la limite des tensions ; en moi tout est possible, car je suis l'homme qui rira au moment suprême, à l'agonie finale, à l'heure de la dernière tristesse¹¹. » L'œuvre roumaine de Cioran – lyrique, poétique, explosive – semble un cri devenu verbe, une révolte intarissable, un adieu cent fois ruminé au monde, marqué cependant du sentiment profond qu'il est déjà trop tard, que rien ne mérite d'être sauvé. Il fait à cette époque l'expérience capitale de l'insomnie, de ce « néant sans trêve »¹² qui n'aura de cesse de le poursuivre son existence durant. Mais l'important est que l'éveil s'effectue d'emblée chez lui par un débordement de la subjectivité, par une succession de crises non résolues, par un élan vital primitif, tragique et fécond. L'illusion de l'identité brisée laisse place à une force « démoniaque », sans objet précis, et d'autant plus impérieuse qu'elle prend sa source dans une souffrance sans cesse renouvelée, inépuisable. Ce Cioran-là *ne joue pas* : il est engagé tout entier dans ses déchirements.

Néanmoins, il éprouve le désir de réinvestir la Vie, sa « divinité d'alors »¹³. Cette tentation – qu'il nourrit en lui, quand il ne la combat pas – le conduit, en quelques années, à expérimenter deux voies extrêmes : celle de la politique, et celle de la mystique. S'il semble qu'un gouffre sépare « l'extase des fondations ultimes de la vie »¹⁴ et ce qu'il appelle « la politique de grand style »¹⁵, Cioran le franchira pourtant, brutalement, au cours de l'automne 1933, lors de son séjour en Allemagne comme étudiant boursier de la Fondation Humboldt. C'est là, en effet, qu'il rédige ses premiers articles « engagés », publiés pour la plupart dans le journal roumain *Vremea*. Il y clame notamment son enthousiasme pour le régime hitlérien et son souhait de voir s'instaurer, dans son propre pays, une dictature qui le prendrait pour modèle. Du reste, après 1935 (année de son retour en Roumanie), Cioran réaffirmera de nombreuses fois dans la presse (et au moins jusqu'en décembre 1940) ses prises de position ; il publiera même, en 1936, un livre – *Transfiguration de la Roumanie*

– qui réclame la métamorphose des fondements psychologiques, culturels et politiques de son pays, qui souhaite lui insuffler le désir de faire l'histoire (pour ne plus seulement la subir) et d'incarner son propre destin. Comment le vitalisme désespéré, contemplatif à sa manière, du jeune essayiste roumain, a-t-il pu épouser une rhétorique foncièrement militante et, surtout, chargée d'incitations meurtrières – au moment où déjà la violence et le crime se donnaient des airs de légitimité à travers toute l'Europe ? Saisir la nature de ce glissement requiert, sans aucun doute, diverses approches (historiques, philosophiques, etc.) ; mais l'une d'elles semble avoir été jusque-là négligée, qui consisterait à sonder le mécanisme du cheminement intérieur de Cioran, notamment à partir de cette phrase : « L'action, comme finalité en soi, est le seul moyen de réintégrer la vie. »¹⁶ Que peut bien signifier, au regard d'une pensée rationnelle, l'action conçue comme finalité en soi ? En évacuant la transcendance de la fin, Cioran cantonne l'action politique dans une immanence confinant au cercle vicieux ; mais la conviction profonde qui sous-tend et motive ce paradoxe consiste à croire qu'on peut atteindre l'absolu à travers l'expérience d'un engagement politique idéalement total et dénué du moindre égard pour les conséquences (morales, en particulier) qu'il peut entraîner ; peu importe, au fond, la visée – pourvu qu'elle soit extrême. Cette « fanatisation volontaire », il faut la lire aussi à travers le prisme de ses pérégrinations intérieures. « Je m'y connais en obsessions. J'en ai éprouvé plus que quiconque. Je sais quelle emprise une idée peut avoir sur vous, jusqu'où elle peut vous mener, entraîner, terrasser, les dangers de folie auxquels elle vous expose, l'intolérance et l'idolâtrie qu'elle implique, le sans-gêne sublime auquel elle vous oblige... Je sais également que l'obsession est le fond d'une passion, la source qui l'alimente et la soutient, le secret qui la fait durer [...]. En ce temps-là, j'avais un insatiable besoin de folie, de folie agissante »¹⁷... En dépit de la diversité des interprétations qu'on a pu en donner jusqu'ici, une chose demeure certaine : la période roumaine de Cioran *habite*, plus ou moins clandestinement, l'écriture et la réflexion du penseur de langue française.

En 1947, Cioran, qui vit désormais à Paris, prend la décision de renoncer à sa langue maternelle, et de ne plus écrire qu'en français. Alors que, séjournant près de Dieppe, il essaie de traduire Mallarmé en roumain, il est soudainement frappé par l'« absurdité »¹⁸ de son entreprise. « Ce serait entreprendre le récit d'un cauchemar que de vous raconter par le menu l'histoire de mes relations avec cet idiome d'emprunt, avec tous ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité. [...] Une syntaxe d'une raideur, d'une dignité cadavérique les enserre et leur assigne une place d'où Dieu même ne pourrait les déloger. Quelle consommation de café, de cigarettes et de dictionnaires pour écrire une phrase tant soit peu correcte dans cette langue inabordable, trop noble, et trop distinguée à mon gré !¹⁹ » C'est une mise en question radicale de celui qu'il avait été, et qu'il était encore à certains égards. Tout en souhaitant rester sa vie durant apatride, il manifesta cependant une volonté tenace de conquérir une patrie par l'écriture : « On n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien d'autre²⁰. »

Lorsqu'il publie, en 1949, *Précis de décomposition*, Cioran engage déjà un dialogue souterrain avec l'ensemble de son passé ; il devient celui qui se souvient de son « moi d'alors »²¹, sur le mode d'un soliloque agressif. Le sérieux tragique de l'ensemble de la production roumaine cède peu à peu la place à l'ironie, au sarcasme, à une sorte de dérision qui comble, par la provocation, le vide consécutif au rejet sans appel de toute forme d'action. Loin de la frénésie d'autrefois, Cioran apprend, avec les années, les bienfaits de la distance, le goût du retrait. Sceptique, il assiste au spectacle atterrant de l'Histoire, prophétise d'inévitables catastrophes, décrit – avec une fascination non dissimulée – la chute des Empires, des nations, des religions, de l'Homme. Et cependant, derrière le détachement, l'âme est toujours là, elle veille et le tourmente : « Poursuivis par nos origines, nous le sommes tous »²². Il arrive à Cioran de « regretter parfois le *fou* »²³ qu'il fut. Comment comprendre cette nostalgie d'un temps exalté, vécu dans l'imminence du naufrage ? Sa mémoire – comme en témoignent les *Cahiers* – est le ressort de ses obsessions, de ses reniements. Sous la rumination en apparence civilisée perce une pratique effrénée, violente du scepticisme²⁴. Si l'adoption du français représente une véritable volonté de rompre avec « le superbe débraillement »²⁵ de la langue maternelle, elle n'annule jamais totalement la puissance impérieuse de l'instinct, l'héritage créateur et dangereux de l'âme.

Le caractère singulier de l'événement, de l'anecdote, de la rencontre humaine, fut pour lui un stimulant tout aussi fécond que la confrontation aux œuvres philosophiques. Cette soif de connaître devint, avec le temps, un mode de vie qu'il se plaisait, un peu par malice, à parer d'une certaine oisiveté. Nourri des dernières nouvelles, de leurs mornes répétitions, ce fervent amateur de journaux portait un vif intérêt aux affaires de ce monde. Pour reprendre l'heureuse formule appliquée à Nietzsche dans *La Tentation d'exister*, Cioran est « une somme d'attitudes »²⁶.

Traversé de contradictions et s'inscrivant au cœur de ce XX^e siècle si déchiré, le parcours humain et intellectuel de Cioran est, aujourd'hui plus que jamais, l'objet de débats passionnés qui, à eux seuls, témoignent du poids des questions qu'il soulève – tant sur le plan philosophique, qu'historique ou politique. La présence de documents « compromettants » retraçant un itinéraire contrasté, produits d'une époque explicitement condamnée par le philosophe, risque de choquer ; mais on ne peut prendre la mesure ni des références à la Roumanie, dès 1949, fréquentes sous sa plume, ni du chemin parcouru par le penseur, en ignorant de tels textes.

Les différents essais et correspondances de Cioran inédits ainsi que les études de fond, les témoignages et les souvenirs publiés ici constituent autant de regards destinés à éclairer les riches dissonances entre l'homme et l'écrivain. Ils invitent le lecteur à s'interroger sur la nature intime de celui qui affirmait : « Je trouve que ce qui est vraiment beau dans la vie, c'est de n'avoir absolument plus aucune illusion et de faire un acte de vie, d'être complice d'une chose comme ça, d'être en contradiction totale avec ce que vous savez. Et si la vie a quelque chose de mystérieux, c'est justement ça, que sachant ce que vous savez, vous êtes capable de faire un acte qui est nié par votre savoir²⁷. »

NOTES

1. *Syllogismes de l'amertume* (1952), in *Œuvres*, Paris, « Quarto », Gallimard, 1995 (notre édition de référence), p. 751.
2. *Cahiers 1957-1972*, Gallimard, 1997, p. 483.
3. *Syllogismes de l'amertume*, p. 751.
4. *Cahiers*, p. 483.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 99.
7. *Ibid.*, p. 993.
8. *Sur les cimes du désespoir* (1934), p. 27.
9. Pensons à la constante dévotion qui fut la sienne à l'égard de sa famille, comme en témoigne le contenu des nombreuses lettres qu'il lui adressa dès son installation en France.
10. *Ecartèlement* (1979), p. 1486.
11. *Sur les cimes du désespoir*, p. 78. Nous soulignons.
12. *Ibid.*, p. 17.
13. *Histoire et utopie* (1960), p. 980.
14. *Sur les cimes du désespoir*, p. 42.
15. Lettre à son frère datée du 31 mars 1935.
16. *Ibid.*
17. *Mon pays*, in *Transfiguration de la Roumanie*, Paris, L'Herne, 2009.
18. *Entretiens*, Gallimard, 1995, p. 28.
19. *Histoire et utopie*, p. 979-980.
20. *Aveux et anathèmes* (1987), p. 1651.
21. *Mon pays*.
22. *Histoire et utopie*, p. 980.
23. *Exercices d'admiration* (1986), p. 1611.
24. Voir, par exemple, à ce sujet : *Cahiers*, p. 36 et p. 384.
25. *Histoire et utopie*, p. 980.
26. *La Tentation d'exister* (1956), p. 914.
27. *Entretiens*, p. 93.